

Dan Sperber. 2007. Rudiments d'un programme naturaliste. In Michel Wieviorka (ed.) *Les Sciences Sociales en Mutation*. Editions Sciences Humaines. 257-264.

Dan Sperber

### **Rudiments d'un programme naturaliste**

Je voudrais esquisser ici une ontologie naturaliste du social. Le naturalisme tel que je le conçois vise à unifier les sciences empiriques. Unification ne signifie pas réduction. Il s'agit plutôt d'articuler les descriptions des différents programmes de recherche et de les rendre cohérents entre eux et mutuellement pertinents. Entre les sciences sociales et les sciences naturelles, l'articulation est aujourd'hui minimale. Une des difficultés rencontrées tient au fait que les sciences sociales déploient une batterie de concepts – ceux d'institution, de règle ou d'idéologie pour ne prendre que trois exemples – auxquels on serait bien en peine de faire correspondre quoi que ce soit dans le schème conceptuel des sciences naturelles. On peut contraster à cet égard le cas des sciences sociales avec ceux de la psychologie, articulée à la neurologie, et de l'épidémiologie, articulée à la pathologie.

Jusqu'à la révolution cognitive de la seconde moitié du Vingtième Siècle, rien dans le monde des sciences naturelles ne correspondait aux phénomènes mentaux. On pouvait bien sûr affirmer que ces phénomènes advenaient dans le cerveau, mais on n'avait pas la moindre idée de la façon dont la matière en général et les tissus cérébraux en particulier pouvaient réaliser du mental. Le choix était alors entre une psychologie non naturaliste et une psychologie behavioriste à visée naturaliste mais qui se donnait pour objet non l'esprit

ou la pensée, mais le comportement. Avec le développement de la théorie mathématique des automates d'une part et celui de ce que l'on appelle aujourd'hui les neurosciences d'autres part, il est maintenant possible d'entrevoir comment le cerveau traite l'information. On commence à combler le fossé entre psychologie et biologie. Les processus mentaux peuvent être conçus comme des processus cérébraux décrits en termes fonctionnels. Aujourd'hui cependant, les concepts de la psychologie ne sont pas réductibles à ceux de la neurologie, et il n'est pas évident qu'ils le deviennent jamais. Nous avons donc affaire à une mise en correspondance toujours plus détaillée entre descriptions psychologiques et neurologiques, mais ces deux types de descriptions demeurent, au moins pour le moment, à des niveaux ontologiques distincts. La neurologie et la psychologie conceptualisent différents types d'entités et les concepts d'un niveau ne peuvent pas être définis au moyen des concepts de l'autre niveau.

Tandis qu'entre la neurologie et la psychologie il y a une *différence de niveau*, entre la pathologie individuelle et l'épidémiologie, il y a une *différence d'échelle*. L'épidémiologie étudie la distribution de conditions pathologiques individuelles dans une population. L'épidémiologie a ses propres concepts, mais pas sa propre ontologie. Ses concepts sont définis à partir de ceux d'autres disciplines : la pathologie, l'écologie ou la démographie. Parce qu'elle s'appuie sur plusieurs autres disciplines, l'épidémiologie est dans rapport de pertinence réciproque avec toutes et de réduction avec aucune. C'est une discipline authentiquement autonome avec les liens forts à d'autres disciplines, et sans ontologie spécifique. Je propose une naturalisation du domaine des sciences sociales non pas sur le modèle de la psychologie mais sur celui de l'épidémiologie. Je soutiens que les phénomènes sociaux sont des agencements de phénomènes psychologiques et écologiques à l'échelle des

populations (Sperber 1996, 2000). La naturalisation du mental en cours dans les sciences cognitives ouvre la voie au projet d'une telle naturalisation du social. Voici comment.

Ce qui rend un processus cognitif cognitif, c'est qu'il a pour fonction d'établir un rapport de contenu entre son input et son output. Dans le cas de la perception, l'input est un stimulus, l'output est une représentation mentale, et le processus vise à faire de la représentation mentale une identification vraie du stimulus. Dans le cas d'un processus de remémoration, l'input et l'output sont l'un et l'autre des représentations mentales et le processus vise à établir entre ces deux représentations une ressemblance de contenu adéquate. Dans le cas d'un processus inférentiel, l'input et l'output sont, ici aussi, des représentations mentales et le processus vise à établir entre elles un rapport de prémisses à conclusion. Dans le cas du contrôle psychomoteur, l'input est une intention, l'output est une modification de l'environnement, et le processus vise à cette modification de l'environnement satisfasse l'intention. Ce que les sciences cognitives sont en train de faire, c'est d'expliquer comment des processus matériels et en particulier cérébraux peuvent établir de façon fiable de tels rapports de contenu.

La psychologie cognitive étudie divers processus dont l'enchaînement constitue des chaînes causales cognitives (que j'appellerai des CCC) qui vont des stimuli de la perception au comportement. Individuellement, les psychologues cognitifs se spécialisent dans l'étude d'un type de processus, par exemple la perception visuelle, la mémoire ou le raisonnement. On a reproché à la psychologie cognitive « classique » cette façon étroite d'envisager les processus cognitifs. Comme les critiques l'ont souligné, la cognition réelle est incarnée, située et distribuée. Ces objections me semblent essentiellement justifiées, même si elles n'ont pas le caractère dirimant que leur prêtent souvent ceux qui les formulent. La cognition

est incarnée : tout le corps, et pas seulement le cerveau, joue un rôle dans les processus cognitifs. C'est un truisme bien sûr, mais dont les conséquences commencent seulement à être systématiquement explorées. La cognition est située : les situations où elle opère, en particulier les situations sociales, structurent et guident les processus cognitifs. Cela est particulièrement évident dans les situations d'enseignement et d'apprentissage, et vaut pour toutes les situations, sociales ou non. La cognition est distribuée: de nombreux processus cognitifs sont réalisés non par un individu seul, mais par un réseau qui implique typiquement d'autres individus et des artefacts. La cognition est-elle dans le cerveau, dans le corps, dans la situation ou dans le réseau ? Dans tous ces lieux et d'autres encore. Il faut voir dans ces différentes images de la cognition non pas des théories entre lesquelles il faudrait choisir, mais des échelles et des focalisations ayant chacune leur pertinence. En fait, soutiendrai-je, tous les processus sociaux sont aussi des processus cognitifs. Quels que soient leurs autres effets, ils établissent des rapports de contenu entre les états mentaux et les comportements des individus impliqués.

Dans les CCC, l'output de certains processus cognitifs sert d'input à d'autres. Or ceci vaut non seulement à l'intérieur des individus mais aussi entre eux. La communication par exemple est un processus à la fois cognitif – il établit des rapports de contenu – et social – il met en jeu des relations entre individus – avec deux composants : l'expression publique du communicateur et l'interprétation du récepteur. L'interprétation utilise comme input l'output du processus d'expression. Le processus vise à établir une étroite correspondance entre le sens voulu par le communicateur et l'interprétation du récepteur. La communication elle-même n'est qu'un composant de processus plus complexes à la fois sociaux et cognitifs. Ainsi, lorsqu'un individu demande à un autre d'accomplir une certaine

action, qu'il s'agisse d'un ordre ou d'une requête, l'intention du premier se réalise par le biais de l'action du second. Quand un individu témoigne, ses perceptions et ses inférences alimentent les processus cognitifs d'autrui. Quand un groupe débat d'idées ou de projets, ses membres entreprennent une activité cognitive conjointe que, souvent, aucun d'entre eux n'aurait été à même de mener à bien individuellement. Toute interaction sociale comporte une action des uns sur l'esprit des autres. Il n'est pas nécessaire que cette action sur les esprits soit l'objet principal de l'interaction – il peut s'agir de biens, d'espace, de nourriture, de sexe, etc. – mais toute action, si elle est en aucune façon sociale, implique une telle dimension cognitive. Les CCC ne se limitent pas aux processus mentaux d'un individu avec ses inputs et ses outputs environnementaux. Elles peuvent s'étendre d'un individu à l'autre et, prenant des formes plus complexes à travers tout un réseau social. Il s'agit bien alors de CCC sociales.

Un groupe humain est parcouru en tous sens par un flux complexe d'information. Ce flux déplace et transforme de bien des façons non seulement des informations mais aussi des personnes et des choses. J'insiste cependant : il peut y avoir des interactions sociales sans manipulation ni transfert de bien, sans déplacement de personnes, sans sexe et sans nourriture, mais il n'y a pas d'interaction sociale sans transmission d'information, et, à l'inverse, à chaque fois qu'une information est transmise, il y a interaction sociale. Le flux de l'information à travers les individus et les groupes n'est pas toujours intentionnel, ni même conscient, loin de là. Nous transmettons de l'information par le biais de comportements dont le but est tout autre. Même lorsque nous communiquons intentionnellement, nous transmettons plus et moins que ce que nous voulions transmettre. La plupart des processus cognitifs sont inconscients, et même les processus dit conscients ne le sont que

partiellement. Ce que je propose n'est donc pas une version cognitive de plus de l'individualisme méthodologique. Les chaînes causales à la fois cognitives et sociales dont je parle sont typiquement infra-individuelle (ou pour employer l'expression de Daniel Dennett, subpersonnelles – cf. Dennett, 1969) et trans-individuelles – et ici ma perspective et celle de Bruno Latour convergent, comme en témoigne notre intérêt partagé pour l'œuvre de Gabriel Tarde.

Les phénomènes épidémiologiques sont des enchaînements causaux d'événements pathologiques à l'intérieur des organismes et d'événements dans l'environnement des organismes. Je soutiens que les phénomènes sociaux sont, de même, des enchaînements causaux d'événements mentaux à l'intérieur des individus et d'événements dans leur environnement commun. Ces événements environnementaux sont des comportements et des effets de comportements tels que des mouvements d'objets ou de personnes. Ils peuvent être décrits dans une terminologie matérialiste ordinaire, quitte à faire appel aux sciences naturelles appropriées lorsqu'une description plus rigoureuse est pertinente. Les événements mentaux sont de mieux en mieux décrits par une psychologie naturalisée. Le défi naturaliste est de reconceptualiser le social sur la seule base de ces CCC sociales.

Objection : deux événements identiques dans leurs aspects matériels peuvent constituer deux événements sociaux bien différents. Prenons l'exemple de Gilbert Ryle (1971), rendu célèbre par Clifford Geertz (1973), d'un clin d'œil et d'un clin d'œil imité. Claude fait un clin d'œil à Dominique afin d'entrer en communication de façon discrète avec elle. Julie, qui a observé le comportement de Claude, imite le clin d'œil de Claude devant toutes les personnes présentes pour le tourner en dérision. Une description en termes matériels d'un clin d'œil authentique et d'un clin d'œil imité – un mouvement rapide la paupière dans les

deux cas – ne peut rendre compte du fait qu’il s’agit là de deux actions sociales bien différentes. Doit-on alors remplacer la description matérielle trop superficielle par une description interprétative « épaisse », comme Ryle et Geertz le soutiennent ? Je suggère plutôt de s’en tenir à la description matérielle de tels événements publics et d’expliquer la différence entre un clin d’œil et son imitation moqueuse par le fait qu’ils ne se situent pas à la même place dans les CCC sociales, et ont donc des causes et des effets différents. Typiquement, le clin d’œil imité vient, dans la chaîne causale, en aval d’un clin d’œil authentique. Ces deux démarches, interprétative et naturaliste, s’appuient sur la même compréhension intuitive de tels événements. C’est dans leur ontologie de la signification qu’elles diffèrent. Pour l’interprétativiste, la signification est une chose publique, présente dans l’événement lui-même, et elle est donc hors de la portée du naturalisme. Pour le naturaliste, la signification est une propriété relationnelle constituée dans les rapports causaux que l’événement public entretient avec d’autres événements, mentaux en particulier.

De même que les événements cognitifs doivent nombre de leur propriétés au fait qu’ils sont incarnés, situés et distribués, les événements sociaux doivent nombre de leurs propriétés au fait qu’ils sont mentalisés, situés et distribués. Pour le dire autrement, les événements cognitifs et sociaux sont ce qu’ils sont du fait de leur inclusion dans des CCC sociales – les mêmes CCC dans les deux cas. La différence entre le cognitif et le social n’est qu’une différence d’échelle.

Même si vous m’accordiez que la différence entre un clin d’œil et l’imitation d’un clin d’œil peut être décrite sans renoncer au naturalisme, vous pourriez raisonnablement considérer que reconceptualiser le social entre terme de CCC sociales présente des

difficultés extrêmes, peut-être insurmontables. Vous pourriez – plus grave encore – objecter que le projet de reconceptualiser le domaine entier des sciences sociales de façon naturaliste, même s’il était réalisable, serait néanmoins contreproductif puisqu’il pourrait entraîner la perte des savoirs et des compétences formulées dans le cadre conceptuel des sciences sociales actuelles. Cependant, comme l’exemple du clin d’œil le suggère, les concepts naturalistes du social dont je me fais l’avocat, s’ils diffèrent de manière significative des conceptualisations habituelles, entretiennent néanmoins avec elles des rapports étroits.

Quelques exemples très simples du genre de reconceptualisation que je préconise. Prenez un conte populaire comme le Petit Chaperon Rouge. On peut l’appréhender comme une représentation collective qui a évolué dans les sociétés européennes au cours des siècles, qui a été reprise, à partir de Charles Perrault et des frères Grimm, par une tradition littéraire visant un autre public, qui exprime des attitudes culturelles vis-à-vis des femmes non mariées vues comme des proies, et ainsi de suite. Les naturalistes demandent : où dans l’espace et dans le temps se situe le conte du Petit Chaperon Rouge ? Où, quand et comment entre-t-il dans des processus causaux ? Et ils répondent : le conte est une abstraction, utile en tant que telle, mais qui ne doit pas être confondue avec une entité dotée de pouvoirs causaux. Dans le monde des causes et des effets, on a affaire plutôt à une CCC sociale qui s’étend sur plusieurs pays et plusieurs siècles, articulant des millions et des millions de versions mentales et de versions publiques du Petit Chaperon Rouge, c’est à dire de micro-événements à l’intérieur des individus et dans leur environnement commun. Les forces causales opèrent au niveau de ces micro-événements. La plupart des histoires racontées n’atteignent jamais un niveau culturel de distribution. Peu d’histoires culturellement stabilisées sont aussi résilientes que le Petit Chaperon Rouge. Se pose alors la question de

savoir quelles sont les propriétés stables ou variables des psychologies individuelles et des interactions sociales qui expliquent la résilience du conte, qui expliquent, en d'autres termes, le fait que ses nombreuses versions restent dans le voisinage les unes des autres tout en évoluant avec le temps.

Prenez le prestige, ou, pour être plus concret, prenez le prestige du Professeur Tartempion. Le prestige est caractérisé à la fois par un contenu et par une distribution. Le contenu en question a deux aspects : une évaluation particulièrement positive des mérites intellectuels de Tartempion, et l'idée que cette évaluation est largement acceptée. Il n'est pas nécessaire pour que prestige il y ait que l'évaluation positive soit vraiment justifiée – Tartempion est peut-être un médiocre –, mais il est essentiel que cette évaluation soit largement distribuée et représentée comme telle – il n'y a de prestige que reconnu. Expliquer le prestige de Tartempion, c'est expliquer la distribution conjointe de deux représentations : celle de Tartempion comme un grand professeur et celle de cette évaluation comme faisant l'objet d'un large accord. Pour développer une telle explication, il faut identifier les facteurs cognitifs et sociaux qui, à chaque micro-étape, étendent cette distribution et en stabilisent les contenus.

Des exemples tels que celui du conte populaire ou du prestige illustrent presque trop facilement la notion de CCC sociale. Après tout, les chaînes causales impliquées consistent en une alternance de versions publiques et mentales ayant à peu près le même contenu. La dimension cognitive du phénomène ne fait guère de doute. Mais qu'en est-il, par exemple, d'une institution ? Une institution n'a pas besoin pour exister d'être mentalement représentée dans les individus qui y participent. D'ailleurs, les institutions complexes outrepassent les capacités de représentation des individus. Les institutions sont les

exemples par excellence de phénomènes qui semblent irréductiblement sociaux. Bien sûr, dès lors qu'on accepte que la cognition peut être distribuée entre les personnes et les artefacts, on reconnaît sans difficulté que, aussi complexes soient-elles, les institutions impliquent une telle cognition distribuée. Mais peut-on pour autant caractériser les institutions en termes de CCC sociales ?

Voici ce que je propose. Les institutions sont caractérisées par une articulation de chaînes causales hiérarchiquement reliées entre elles. Aux niveaux plus élevés, sont distribuées des représentations qui prescrivent comment doivent être distribuées des représentations (et aussi des comportements et des artefacts) de niveaux inférieurs. Prenez un conte populaire distribué par une CCC sociale étendue (que j'appelle une CCC culturelle ou CCCC). Ajoutez-y la distribution pareillement étendue d'une représentation de niveau supérieur qui prescrit que ce conte doit être raconté la veille de Noël. Maintenant, au lieu d'avoir un conte qui, pour ainsi dire, se propage à son gré, nous avons une institution élémentaire : un conte de Noël dont la propagation est socialement normée. Les institutions plus complexes – universités, églises, armées, etc. – impliquent l'articulation d'un bien plus grand nombre de CCC sociales, déplacent les personnes et mettent en place une variété d'artefacts, mais le principe reste le même.

La plupart des concepts utilisés dans les sciences sociales sont des versions généralisées de notions dont se servent les acteurs sociaux eux-mêmes. Les concepts sociologiques de statut, de classe, de caste, de loi, de droits, de contrat, de politique, d'Etat, de religion, de rituel, de mariage, de guerre, d'art, etc. sont empruntés au vocabulaire de tous les jours. Sociologues et acteurs sociaux attribuent les uns et les autres des pouvoirs causaux aux phénomènes sociaux que dénoteraient ces concepts. Un mariage par exemple est décrit

comme ayant pour effet de modifier des droits et des obligations. D'un point de vue naturaliste, de telles attributions de pouvoirs causaux sont erronées. Elles ne sont pas pour autant très éloignées de la vérité. Au contraire, il y a une proximité assez systématique entre ces attributions de pouvoirs causaux généralement erronées et les véritables processus causaux.

Les effets que les acteurs sociaux et les sociologues attribuent, par exemple, à un mariage correspondent étroitement aux effets des CCC qui distribuent les représentations de ce mariage. Les effets que les acteurs sociaux et les sociologues attribuent à une loi correspondent étroitement aux effets des CCC qui distribuent les représentations de cette loi, et ainsi de suite.

Le sociologue naturaliste reconceptualise le social en termes de CCC qui distribuent des représentations. Il ne s'agit pas du tout, j'insiste, de considérer que le social consiste en représentations ou est l'effet de représentations. Les événements qu'enchaînent les CCC se situent non seulement dans les cerveaux mais tout autant dans l'environnement, et le poids causal relatif des événements mentaux et environnementaux varie selon le type de phénomène social: les événements mentaux sont relativement plus importants que les événements environnementaux dans le cas de la littérature et relativement moins importants dans le cas de la guerre. Cependant, le fil qui lie tous les événements sociaux est un fil cognitif qui passe par les esprits, les environnements, les esprits, les environnements, et ainsi de suite, établissant des relations de contenu tout le long.

Pour conclure :

- La naturalisation en cours de la psychologie rend possible un programme naturaliste dans les sciences sociales

- L'ontologie d'une science sociale naturalisée est composite : elle articule des descriptions naturalistes d'événements mentaux et environnementaux.
- Précisément parce qu'une science sociale naturalisée emprunte les ingrédients de son ontologie à plusieurs disciplines, ses concepts et ses théories ne se réduisent à ceux d'aucune de ces disciplines.
- Renoncer ainsi à une ontologie autonome garantit à une science sociale naturalisée son autonomie théorique.

### Références

Dennett, Daniel. (1969). *Content and Consciousness*. Londres: Routledge and Kegan Paul.

Geertz, Clifford (1973). *The Interpretation of Cultures*. New York: Basic Books

Ryle, Gilbert (1971). The Thinking of Thoughts: What is 'Le Penseur' Doing? In *Collected Papers, vol. 2*, pp. 480-96, London: Hutchinson.

Sperber, Dan (1996) La Contagion des idées: Théorie naturaliste de la culture. Paris: Editions Odile Jacob.

Sperber, Dan (2000) Quelques outils conceptuels pour une science naturelle de la société et de la culture. In *L'Enquête Ontologique* pp 209-230. Paris : Editions de l'EHESS.